

Analyse stylistique du Chapitre XL de « L'Éloge de la folie » d'Érasme

Abderrahim EL BAH

Université Sidi Mohamed Ben Abdellah, Royaume du Maroc

abderrahimelbahi@yahoo.fr

Abstract: This study addresses some stylistic devices used by ERASMUS in chapter XL in order to build a complex argumentative structure in the service of a denunciation of superstitious religious practices and an exposure of the corruption of the men of religion of his time. The Erasmian theory on religion is all the more constitutive that instituting: it puts the reader in front of tragic tables representative of the decay of the Man and the crumbling of the religious values, but nevertheless lays, in its backgrounds, the foundations of a sublime religious ideal.

Keywords: *Satire; denunciation; superstition; religion.*

1. Introduction

Complètement mis dans la « peau » de son époque et dans celle de sa génération, Érasme, dans ce chapitre, se livre à un examen satirique très mordant des superstitions et des pratiques dévotes répondues dans l'Église et qui, à ses yeux, ne s'élèvent pas, dans leur implication, au rang des véritables idéaux chrétiens : d'où probablement son attitude aversive et quasi-révolutionnaire quant au traitement de ce genre de phénomènes religieux.

Dans son ampleur, la démarche critique érasmiennne est d'autant plus déconstructive que constructive, d'autant plus authentique que fascinante quant à l'analyse de certaines traditions religieuses ; elle est radicale et sans précédent, digne du travail de « philosophe avec le marteau » nietzschéen : non seulement Érasme met le lecteur, dans un effort stylistique de grande envergure, face aux sérieux problèmes de la foi chrétienne en détruisant la « folie » des superstitions religieuses, mais inspire sur tout à un idéal chrétien d'un autre ordre, toute en rupture avec la réalité de l'Église.

La banalité et la « barbarie » du « mal » que sèment les religieux de son temps au sein la vie sociale et collective ont tendance à corrompre la nature humaine et vider de son essence tout esprit critique ou démarche rationnelle vis-à-vis du texte religieux. La dénonciation de toute forme d'obscurantisme religieux chez Érasme prend une dimension d'un autre genre.

Alors, quels sont les procédés stylistiques mis en avant par l'auteur dans ce chapitre afin de monter une structure argumentative complexe au service d'une dénonciation des pratiques religieuses superstitieuses et d'une mise au jour de la corruption des hommes de religion de son époque ?

Il sera question dans cette analyse de mettre le doigt, dans un premier temps, sur la critique acerbe qu'adresse Érasme aux attitudes dérisoires des théologiens à l'égard de l'interprétation et de la compréhension du texte religieux, pour ensuite démontrer, comment Érasme, dans une logique de réflexion et d'argumentation, remet en question certaines pratiques pieuses, mais très répandues dans la société, qui, dans leur essence, ne se conforment pas aux préceptes de la « vraie religion », à ses yeux.

2. Une critique acerbe de l'Église et de ses membres

Érasme, dans le chapitre XL, dresse le portrait d'une critique exacerbée vis-à-vis de l'attitude dérisoire qu'adoptent certains « prêtres » et « prédicateurs » face au texte religieux : ceux-ci, qui prétendent être des « Messagers » de Dieu, des « Anges gardiens » de la chrétienté, non seulement déforment le sens du message religieux qui se veut d'ailleurs en principe divin et universel, un savoir proféré au profit de l'Homme, mais aussi détournent son contenu à leur guise pour servir leur intérêt personnel. Le verbe introducteur « je reconnais » [Érasme, 1964 : XL L.1] inscrit le discours zélé de l'auteur dans la logique d'un vrai réquisitoire, de tout un examen critique des problèmes tragiques de la foi chrétienne, à commencer par la compréhension et l'interprétation du texte religieux : un effort de réflexion se trouvant d'ors et déjà au cœur des actualités et des mentalités de son époque « notre farine » [Érasme, 1964 : XL L.1].

Cette attitude indigne des « Grands Serviteurs » de Dieu face à la sacralité du texte biblique appelle à la révolte érasmienne, à une réaction de récusation systématique. En effet, l'auteur ne peut s'empêcher de formuler des jugements de valeurs presque viscéraux et prendre des positions fermes et radicales vis-à-vis des comportements vicieux de certains religieux. Les marques de caractérisation abondent dans ce sens : des adjectifs péjoratifs « mensongères et monstrueuses ; fables énormes ; histoires de miracles [Érasme, 1964 : XL L.2-3] ; « des adverbes de manière « agréablement ; délicieusement ; quotidiennement » [Érasme, 1964 : XL L.5.17.30] ; des subordonnées « ceux qui se plaisent ; se figurent que ; ces autres qui » [Érasme 1964 : XL L.1.8.30], etc.

La satire qu'adresse Érasme à l'Institution Religieuse en général et à ses membres en particulier, est mise au premier plan et fort accentuée par les marques d'un lyrisme outré ; sa subjectivité et ses sentiments d'orateur se trouvent dévoilés à un point sans égal, à l'éclatement. Les déictiques tels que « ceux ; ces, ses, ce » [Érasme, 1964 : XL L.3.9.17] sont les premiers sur la liste, car non seulement, ceux-ci ancrent le discours d'Érasme dans une situation d'énonciation concomitante, mais surtout confèrent au texte une allure double, digne d'un plaidoyer : une valeur oratoire est doublée d'une structure argumentative, comme s'il s'agissait en fait d'un

discours solennel et victorieux, discours de triomphe prononcé à l'ordre d'un évènement crucial se situant à la marge du tragique, et qui poussait l'auteur à être catégorique dans ses pensées et dans ses affirmations « un pieux imposteur, vaniteux ou avide » [Érasme, 1964 : XL L.20].

Ainsi, le texte religieux qui, par définition, se veut un texte sacré, certains hommes de religion ont tendance à le profaner en le baissant au rang d'un texte de fiction, à une coquille vide : c'est lorsque le profane se substitue au sacré. En effet, pour Érasme, le livre littéraire, se situant à l'ordre de terre-à-terre, n'a pas cette prétention à s'élever aux rangs du texte de la Révélation, car il est le fruit de cette « folle du logis » que constitue l'imagination selon Pascal ; il est donc complètement inutile, et se réduit à susciter à la fois le plaisir de la lecture par ses « récits mythiques », ses « histoires de miracles », ses « fables énormes » et à tuer « l'ennui des heures » par son effet « invraisemblable » qui aiguise les sens et attise l'imagination [Érasme, 1964 : XL L.2-6]. Comme dans le roman de *Don Quichotte*, le livre de fiction représente ce lieu « infecte » de l'incubation des forces infernales, où des puissances maléfiques sommeillent, se prêtent à intégrer l'esprit du lecteur, à lui jeter un mauvais sort.

Ces « prédicateurs », comme les désigne Érasme, pour ne pas dire des « prédateurs », ne sont pas, à ses yeux, des « vrais croyants » et des « vrais chrétiens » du moment qu'ils utilisent les principes de la Sainte Religion pour des fins matérielles, en l'occurrence gagner de l'argent et augmenter le profit. Cette posture très superficielle devant le sacré qui fait d'ailleurs la quintessence de la plupart des religieux de son époque, est intolérable et indigne d'une instance qui prétend incorporer le Christ, telle que l'Église, car demeure en elle-même le summum de toute la concupiscence.

De ce fait, l'opposition entre l'être et le paraître, soulignée par l'anaphore « plus le fait est invraisemblable, plus ils s'empressent d'y croire et s'en chatouillent agréablement les oreilles » [Érasme, 1964 : XL L.4-5], participe activement à cet effort de dénonciation de l'hypocrisie religieuse et renforce l'idée selon laquelle les fausses croyances propagées par l'Église restent très limites, irrationnelles et absurdes puisqu'elles n'atteignent pas l'esprit.

Par ailleurs, la position véhémement et subversive d'Érasme va même jusqu'à remettre en question le fondement de l'interprétation que font certains « professeurs de la religion » au texte biblique, en la qualifiant d'erronée et d'intruse à la religion. Du point de vue de l'auteur, un « vrai théologien » doit faire preuve de bon sens et instaurer un minimum de distance critique par rapport au texte religieux ; mais surtout, il ne faut pas qu'il « avale » ses mots pour les vomir par la suite « à écouter ou à conter ; récitent » [Érasme, 1964 : XL L.1.30], et ce sans même essayer de comprendre le texte ou de les assujettir à l'étreinte d'une démarche rationnelle. Le coordonnateur « or » dans le quatrième paragraphe vient corroborer cette dialectique de l'être et du paraître pour laisser s'exprimer une opposition tacite entre la fausse lecture que font certains théologiens au texte religieux et

l'interprétation qui devrait se faire normalement : un décalage poussé jusqu'à l'exagération et l'ironie « ces petits versets magiques » [Érasme, 1964 : XL L.31-32].

Par ailleurs, l'épanaphore « Quoi de plus fou, que dis-je ? Quoi de plus heureux que » en tant que figure d'insistance, et l'expression « Et de pareilles folies » [Érasme, 1964 : XL L.17.33], font partie aussi de cette attaque déconstructive menée par Érasme contre l'Église et intensifient au plus haut degré le point de vue dévalorisant de l'auteur vis-à-vis des « enseignants » et des « maîtres » de la religion. Ainsi, le jugement de valeur de l'auteur dans ce sens est d'autant plus subjectif que méprisant, n'est pas sans voix : Érasme ne peut que qualifier ces pratiques douteuses et suspicieuses de « folie pure », étant donné que certains théologiens, car se croyant les plus « malins », interprètent le message religieux à leur guise, et le conformer à chaque fois à leur besoin dans le but d'assouvir une soif de cupidité personnelle.

En plus de cette attitude satirique presque écœurante vis-à-vis des hommes de religion, et de sa démarche déconstructive contre l'Église, Érasme, dans un effort de réflexion et d'argumentation, remet en question certaines pratiques religieuses superstitieuses, qui, selon lui, contredisent les principes de la bonne foi chrétienne.

3. Une dénonciation de certaines pratiques religieuses superstitieuses

Sensible aux abus et aux travers de certains religieux et croyants de son temps, Érasme, dans le présent chapitre, ne cesse de tourner au ridicule certaines sectes religieuses qui, dans leur exercice de la religion, réduisent Dieu à ce qu'ils attendent de lui ou projettent en lui leurs désirs ou leurs difficultés « ne point mourir dans la journée ; feront fortune promptement ; font revenir sain et sauf de la bataille » [Érasme, 1964 : XL L.11-14]. De ce fait, la crainte de la mort, la victoire, la gloire, la fortune, la témérité, sont autant d'espoirs qui poussent ces hommes à adresser leurs prières non pas à Dieu, la seule entité qui en soit digne, mais à ses « substituts », voire à de banals objets de la vie « statue ou d'une peinture de ce Polyphème de saint Christophe » [Érasme, 1964 : XL L.9].

Sur un ton polémique, Érasme ridiculise la foi aveugle de ces « mauvais croyants », car ils participent à la perversion de l'esprit même de la religion et s'écartent des préceptes de la bonne foi en la réduisant à sa portion congrue, au superficiel. Expriment une valeur additive et permettent de relier plusieurs idées, les articulations logiques telles que « bien voisin ; de même qu'il y a ; dans le même esprit » [Érasme, 1964 : XL L.8.13.36] sont plus que significatives dans ce sens et constituent des mécanismes et des ressorts déployés par l'auteur afin de structurer son pamphlet et garantir un minimum d'enchaînement et de cohérence à sa voisine satirique.

Ainsi, en usant d'un style d'argumentation par réfutation, allant jusqu'à la négation catégorique de la thèse adverse, Érasme dévalorise, voire décrédibilise cette obscurantiste croyance, très répandue à son temps, selon laquelle la prière est une simple pratique pour obtenir un privilège ou un bénéfice social « ceux qui adressent à sainte Barbe sculptée ; ils ont trouvé en saint Georges un autre Hercule ; ceux qui s'adressent à Saint Érasme » [Érasme, 1964 : XL L.10-14] ; alors

qu'en réalité, la prière devra être, selon lui, une pratique spirituelle sacrée, un acte complètement désintéressé qui veut dans son but ultime le recentrement du désir sur Dieu. La répétition obsessionnelle de l'article indéfini de qualité « certain », « certains jours, avec certains petits cierges et certaines petites prières » [Érasme, 1964 : XL L.12] accuse cette manie à vouloir à tout prix minimiser la prière et la réduire à acte banal et futile.

De sur croit, la satire érasmiennne atteint son degré le plus culminant, est à son paroxysme ; elle tourne à l'ironie et devient si violente qu'elle s'apprête à enflammer le sec et le vert, à dénoncer la corruption de l'Église et les vices de ses membres jusqu'au dévouement. Le trafic des indulgences est le premier travers à être révélé dans son tort au grand jour en vue d'une dénonciation excédée. En effet, la question rhétorique « Que dirais-je de celui qui se flatte délicieusement [...] mois, jours et heure ? » [Érasme, 1964 : XL L.17-19] qui ouvre le troisième paragraphe, trahit une certaine attitude de mépris de la part de l'auteur envers cette pratique « criminelle », attitude renforcée d'ailleurs par la gradation descendante « une table mathématique infaillible de siècles, années, mois, jours et heures » [Érasme, 1964 : XL L.18-19] afin d'accentuer le caractère dérisoire, voire grotesque de cette entreprise commerciale.

Par ailleurs, le procédé de l'énumération, omniprésent dans tout le chapitre, est fortement sollicité par Érasme afin de mettre en exergue la dichotomie de la réalité de ce pacte et de la motivation de son achat : deux énumérations se juxtaposent pour marquer cet effet contradictoire entre la futilité du pacte et ce qu'il représente, car il est un moyen d'assouvir les aspirations des fidèles au pardon divin. La première comporte des adjectifs péjoratifs faisant allusion aux hommes de l'Église véreux « un pieux imposteur, vaniteux ou avide » [Érasme, 1964 : XL L.20] ; tandis que la seconde, plus longue avec des mots valorisants « tout, richesses, honneurs, plaisirs, abondance, santé toujours solide, verte vieillesse » [Érasme, 1964 : XL L.21-22] trahit les attentes des croyants au pardon « éternel ». La thèse érasmiennne sous-jacente est que l'Église profite délibérément de la crédulité des fidèles en vendant des fausses promesses aux pécheurs, de simples billets pour aller tout droit au paradis céleste « un siège au Paradis, auprès du Christ » [Érasme, 1964 : XL L.22].

Érasme, sur un ton vif, mais ironique, ne peut résister à la tentation de désigner le commerce des indulgences, qui prétend d'ailleurs apporter le salut divin, comme étant une aberration sans nom, une détérioration de l'esprit humain par le « maléfique » et le « néfaste », un commerce qui, dans son fond, n'a rien avoir avec les enseignements religieux « racheter par un simple pacte tant de parjures, de débauches, d'ivrogneries, de rixes, de meurtres, d'impostures, de perfidies et de trahisons » [Érasme, 1964 : XL L.26-28].

Le génie satirique érasmienn va même jusqu'à voir dans cette pratique une image symbolique de la déchéance humaine : ce trafic constitue une incitation directe et un encouragement franc à commettre le péché « ils pourront librement recommencer ensuite la série de leurs scélératesses » [Érasme, 1964 : XL L.29] ;

étant donné qu'il est *a priori* motivé par le cumul des profits matériels, les partisans peuvent commettre n'importe quel péché en pensant le racheter par la suite avec un « bout de papier », et cela bien évidemment ne peut que servir les intérêts de la « Grande Cathédrale ». Le fameux « voyez donc ce marchand » et les inversions du sujet « croient-ils ; veulent-ils » [Érasme, 1964 : XL L.28.22] constituent une interpellation directe du lecteur, une forme d'invitation à réfléchir avec lui sur ces manifestations détériorées de la foi, qui, au sens de l'auteur, demeurent dans leur pratique à la limite du déraisonnable et de l'absurde « pareilles folies » [Érasme, 1964 : XL L.33].

Érasme, ne peut s'empêcher, dans le dernier paragraphe, de déverser sa « malicieuse » et « méchanceté » écrivaine sur certains « pratiquants » de la religion en faveur d'une dénonciation d'une autre forme de superstition religieuse qui s'apparente cette fois-ci dans la déification des Saints. Comme modalité de l'expérience religieuse [Eliade, 1965 : 15] et pratique très courante à son époque « chaque pays réclame pour son usage un saint particulier », Érasme se livre à ce loisir favori que lui procure le sentiment de démantèlement, à la manière de Nietzsche qui veut déconstruire les illusions de la métaphysique et de la religion, de tout comportement de déviation par rapport la chrétienté.

La croyance d'Érasme en un « Dieu vivant », une terrible puissance manifestée dans la « colère divine » [Eliade, 1965 : 15], le pousse à être catégorique dans ses positions, voire à condamner âprement ces manifestations de la dissolution de la foi chrétienne. La logique du raisonnement érasmiennne voudrait que ces modes d'expression du religieux, consistant dans la sacralisation des Saints, soient la conséquence première et directe des incartades de l'Église vis-à-vis de la « Morale » chrétienne « certains cumulent les pouvoirs, particulièrement la Vierge mère de Dieu, à qui le commun des hommes en attribue presque plus qu'à son Fils » [Érasme, 1964 : XL L.41], car à l'image de l'Église qui prétend incorporer spirituellement le corps du Christ dans son institution, les fidèles ont incorporé, à leur tour, l'Église, via le même principe, dans une sorte de reproduction successive du religieux et du sacré.

En effet, les partisans, étant incapables de voir l'intervention directe de Dieu dans le monde ou de percevoir sa puissance dans son Immensité et sa Grandeur, ont besoin de concrétiser sa puissance spirituelle en des « substituts » pour les soutenir dans leurs croyances au sacré. Dans cette perspective, ils se contentent de représenter Dieu et finissent par adorer sa représentation à travers des rituels et des offrandes « il lui confère des attributions propres » [Érasme, 1964 : XL L.37]. Néanmoins, l'auteur présume qu'il s'agit simplement et purement d'adorer la créature au détriment du Grand Créateur, comme dans le Mythe de Pygmalion ; en vérité, et comme le signale si bien Pascal, rien le fini ne puisse combler l'infini [Pascal, 1971 : 246-251] : les Saints ne sont, eux aussi, que de simples mortels, et demeurent indignes de Dieu, qui est, lui, immortel. Mais, rien au monde n'illustre cette image ultime de l'effondrement du religieux et de la

superstition dénoncée ici par Érasme que cette belle définition de Voltaire : Dieu a créé l'homme à son image, l'homme le lui a bien rendu.

4. Conclusion

Somme toute, dans ce chapitre, Érasme déploie toute une « armure » argumentative, remplie de procédés et de motifs stylistiques, mise au service d'une dénonciation de la corruption de l'Église et des défauts de ses membres. Dans son statut institutionnel et religieux, l'Église participe activement au processus de perversion de la nature humaine, à la dénaturation des actes de la bonne foi et leur propagande dans la vie sociale et collective.

La critique violente et polémique qu'adresse l'auteur à certaines pratiques religieuses très répandues à son temps n'est pas sans voix et est mise au service d'une remise en cause des préceptes de la Religion et d'une instauration d'un système de pensée visant une lecture raisonnable et modérée du message et du texte religieux.

La théorie érasmiennne sur la religion est d'autant plus constituante qu'instituant : elle met le lecteur face à des tableaux tragiques représentatifs de la déchéance de l'Homme et de l'effritement des valeurs religieuses, mais pose dans ses arrières-fonds les assises d'un idéal religieux sublime, celui de la Vraie Religion.

BIBLIOGRAPHIE

- De Cervantès Saaverda, 1836 : Miguel De Cervantès Saaverda, *L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche*, traduction par Louis Viardot, illustrations par Tony Johannot, Tome I, Livre III, Chapitre XVII, J.-J. Paris, Dubochet, 1836, pp. 214-252.
- Eliade, 1965 : Mircea Eliade, *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard, 1965, pp.15-23.
- Érasme, 1964 : Didier Érasme, *Éloge de la folie*, Chapitre XL, traduction par Pierre de Nolhac, Paris, Éditions Garnier-Flammarion, 1964, pp. 49-50.
- Pascal, 1971 : Blaise Pascal, *Œuvres complètes, Pensées*, Tome I, Article 1, Paris, Librairie de la Hachette, 1971, pp. 246-251.